

Dora Kressel

Née le 12 janvier 1930 à Saint-Flour dans le Cantal et
je suis juive.

Ceci est mon journal de prisonnière.

J'ai 12 ans, et grande je serai journaliste.

Je vais essayer de raconter ce que je vois et ce que l'on me
raconte pour plus tard.

En août et septembre 1942, le camp est devenu un camp de
déportation des Juifs. Toutes les femmes et les enfants que
les nazis sont arrivés à trouver, sont envoyés aux Milles.

C'est à ce moment là que j'y suis interné,
résultat de la loi de Daral qui a proposé en juillet
d'inclure les enfants de moins de seize ans.

Je ne suis pas ici parce que j'ai fait quelque chose de mal,
mon seul crime est d'appartenir à une communauté.

On apprend plein de chose sur ici par les "anciens". Le village des Milles ne se trouve pas très loin de la commune d'Aix-en-Provence. Il est entouré de plaines argileuses dont la terre permet facilement de fabriquer divers objets en terre cuite. En plus de cette terre, la rivière, l'Arc, permet d'avoir de l'eau à proximité. Cette eau est indispensable à la construction des tuiles et des briques. L'installation de voies ferrées aux Milles va permettre l'arrivée du charbon de Gardanne, ainsi que l'évacuation des produits finis. Grâce à tous ces éléments, les Milles sont disposés à accueillir une tuilerie industrielle.



Celle-ci fonctionne à partir de 1882, période durant laquelle le commerce des tuiles et des briques ne fait qu'augmenter.

Cependant, suite à des problèmes économiques, la tuilerie des Milles ferme ses portes en 1939.

C'est alors que l'État français, qui cherchait un lieu où ils pourraient enfermer les ennemis politiques des pays alliés, décida de l'utiliser comme camp de rétention.

On a commencé par n'y interner que les hommes, mais peu à peu des femmes et des enfants les ont rejoints, tous logés au deuxième étage du bâtiment.

Le camp est donc ouvert en septembre 1939 au sein d'une tuilerie située entre Aix-en-Provence et Marseille.

Tenu par des militaires français, on y trouve différentes catégories d'internés. Dans un premier temps, des ressortissants du Reich réfractaires, puis des légionnaires, des étrangers désireux d'émigrer, et enfin des juifs ayant fait l'objet de rafles. On peut voir l'évolution tragique de la répression dont furent victimes les étrangers et surtout les juifs sous le régime de Vichy.



Grâce à ce que l'on m'a raconté, je sais aussi que de juillet 1940 à juillet 1942, le camp a été fait pour accueillir des "indésirables". Cette période, débutant en juin suite à la défaite française et la signature de l'armistice, est celle où voit le jour de l'épisode du "Crain des Mailles". C'est à partir de juillet, sous le régime de Vichy, qu'ils seront rapidement plus nombreux et que le camp devient sur-peuplé. En juin 1940, ils seront 3500 en même temps.

Pendant ce temps, le camp des Milles accueille notamment les étrangers des camps du Sud-Ouest, et particulièrement les anciens des Brigades internationales d'Espagne. Il y a également des juifs, qui ont été expulsés du Palatinat, du Wurtemberg et du pays de Bade.

On m'a également raconté que quand le camp est passé sous l'autorité du ministère de l'Intérieur en novembre 1940, il est devenu le seul camp de transit en France pour une émigration Outre-Mer. Ce transit est régulier et encore illégal. Il se fait à l'aide de particuliers, d'organisation ou de filières locales et internationales.



Ici on raconte que le régime de Vichy a décidé de livrer 10 000 des nôtres qui nous trouvions dans la zone censé être libre. Le 3 août, le camp était bouclé. Ils n'ont même pas épargné les réfugiés politiques et les étrangers qui ont servi dans l'armée française. Le plus jeune enfant que j'ai pu apercevoir avait à peine un an. Et tout cela s'est passé dans la zone sud en novembre dite libre ! Nous étions censé être en sécurité, et nous avons été livré à l'Allemagne.

Au fur et à mesure que le temps s'écoule, nos conditions d'internement se dégradent, nous avons commencé à voir apparaître de la vermine ainsi que des maladies, nous souffrons de promiscuité et d'un manque de nourriture.

J'ai vu pendant ces deux derniers mois, une centaine d'enfants et d'adolescents partir du camp. Je les écrits pour ne pas oublier leurs noms.

Abraham Ajgengold, Golda Ajgengold, Jacques Altmann, Marie Altmann, Moïse Altmann, Jeannot Ament, Benny Appel, Friedel Baum, Bertha Becher, Jacques Becher, Rachel Becher, Margit Blau, Werner Blau, Jankiel Bojm, Bernhard Bornstein, Ralph Brill, Myriam Burstyn, Maria Dymenbaum, Frieda Engel, Renate Falk, Gesis Feist, Clara Fullenbaum, Edmond Gamiel, Eugénie Gasman, Hélène Gellard, Max Gellard, Paulette Gellard, Anna Goldberg, Cyrille Goldberg, Frana Goldberg, Isaac Goldberg, Maria Goldberg, Rachela Goldberg, Werner Goldschmidt, Martin Grunwald, Markus Hendlar, Arnold Hirsch, Helga Hirsch, Adolf Jeruchemson, Hélène Jeruchemson, Ernst Joseph, Hans Kahn, Daniel Kaminsky, Noémie Kaminsky, Werner Kaufmann, Marion Kleinkopf, Hans Krauss, Liane Krochmal, Renate Krochmal, Siegfried Krochmal, Hélène Kupfer, Noémie Laub, Roger Lenziki, Bertha Leufer, Helmut Levy, Rafael Lewin, Gerti Licht, Kurt Linker, Bernard Linker, Elfride Lion, Adolf Lipka, Génia Lipka, Manfred Maier, Hedwig Markey, Hélène Marxsohn, Georg Mass, Alice May, Régine Mescz, Nathan Nabel, Georges Neugass, Erica Neustadt, Anna Cesterreicher, Abraham Oszekowski, Ernst Ottinger, Gisèle Rosner, Naftali Rosner, Rachel Rosner, Karl Rothschild, Hilda Lafran, Luzy Schaechter, Jürgen Schild, Chana Siegel, Isaac Strumer, Alfred Luss, Deborah Creff, Charles Uhr, Erwin Uhr, Ellie Uistare, Otto Wertheimer, Robert Wynberg, Louis Wolf, Israël Zeidelman, Maurice Zeidelman, Edwin Zwiirn, Simone Zwiirn, Willy Zwiirn, et puis il y a moi !

Ce qui est impressionnant ici, c'est la quantité d'intellectuels et d'artistes qui sont internés avec nous. Parmi eux il y a Max Ernst, Hans Bellmer et Lion Feuchtwanger. Ils y développent une vie culturelle active en créant des centaines d'œuvres, parfois même sur les murs de la tuilerie même, qui seront peut-être visibles après, lorsque tout ça sera terminé. Je suis sûre qu'un jour, un bon nombre d'entre eux seront connus dans le monde entier, certains le sont déjà.



Quand j'observe les gens autour de moi, je peux voir de tout. J'y vois de la peinture et du dessin, j'y vois aussi un autre groupe : les littéraires. Il y a des poètes, des écrivains, des traducteurs ou encore des critiques. D'autres font de la musique ou du théâtre. Enfin il y a ceux qui font de la sculpture. Ils sont généralement accompagnés d'architectes.



Cela fait maintenant quelques temps que je suis interné dans le camp des Milles. ici on perd un peu la notion du temps...

Sans que je comprenne ce qu'il m'arrivait, on me réveille en pleine nuit. Nous sommes alors fin novembre 1942. Je ne suis pas la seule que l'on a réveillée cette nuit, on me dit que nous sommes 2000 à être déplacés vers une destination inconnue.

Même les adultes sont perdus, personne ne sait ce que l'on va faire de nous. On nous jette tous, hommes, femmes comme enfants dans un wagon. Nous sommes entassés, pas d'endroits où dormir ou même pour faire nos besoins, et je suppose que nous n'aurons rien à manger ! On se sent comme du bétail.

Le train se met en route. Le wagon dans lequel je suis ne possède même pas de fenêtres, j'ai du mal à respirer, j'ai soif et certains même boivent leur urine. A cause des conditions de voyage, certains tombent malades et les plus faibles meurent au milieu des autres. Notre convoi roule pendant ce qui nous parut une éternité. Je suis perdue, je ne sais pas ce qui va m'arriver, ce qu'ils vont faire de moi, j'ai peur. Est ce qu'ils vont me tuer ? Est ce que je suis trop jeune pour leur être utile ? Plusieurs fois, le train s'est arrêté pendant ce qui semblait être des heures, avant de repartir, sans que personne ne se soucie de nous. Le train s'arrêta de nouveau, nous nous préparions à attendre encore, lorsqu'à notre grande surprise les officiers qui nous surveillaient ouvrirent les portes du wagon. Enfin un peu d'air, voilà plusieurs jours que nous vivons dans l'odeur de cadavres.



Il fait nuit, il fait froid, nous sommes dans un endroit que nous n'identifions pas. On nous presse à descendre, on nous frappe, il faut aller plus vite alors que nous sommes épuisés. Nous sommes perdu, à bout de forces. Et puis on arrive dans ce qui ressemble encore à un camp. On nous fouille et nous enlève tous nos effets personnels, tout ce qu'il nous reste de souvenirs ou de biens. On me fait monter avec d'autres inconnus plusieurs escaliers. On nous répartit en plusieurs groupes et on nous mets dans des salles différentes, qu'on nous informe être des chambrées. Il y a déjà beaucoup de monde, essayant de dormir malgré le froid, sans couverture, à même le sol mais n'y arrivant pour la plupart pas. Tous nous regardent sans parler.

On nous enferme, alors j'essaie de me trouver une place parmi tous ces corps entremêlés. Il règne ici un silence de mort. Épuisés par le trajet, je finis par m'endormir. Le lendemain, les autres prisonniers arrivés avant nous, décident enfin de nous parler et nous expliquent où nous sommes. On nous explique alors que nous sommes dans un camp à Drancy, situé juste à côté de Paris. Nous ne sommes pas les premiers qui arrivons, il y a eu pleins de convois comme le notre qui arrivent toutes les semaines. Nous restons là presque toute la journée, on nous laisse sortir pendant une heure maximum, on se lave vite fait au robinet, sans aucune intimité, d'une eau glaciale. On a droit à un petit morceau de pain et à une soupe claire une fois par jours. Pas de quoi nous refaire ! Les jours passent, identiques, sans savoir.



Au fur et à mesure des jours, s'installe une nouvelle vie. Nous nous disons que nous allons rester là jusqu'à qu'ils décident de notre sort. Jugé ? Relâchés ? Gardés prisonniers ? Exécutés ? Cette situation serait notre quotidien jusqu'à la fin de la guerre ? Au bout de quelques jours, peut-être une semaine, notre chambrée se fait réveiller en pleine nuit, comme la première fois lorsque nous étions aux Milles. Nous sommes réunis dans la cour, j'ai vu des mamans jeter leurs bûches par la fenêtre, c'est la panique. On nous presse, nous insulte, nous crie dessus. On nous fait de nouveau remonter dans un wagon, dans les mêmes conditions que celui qui nous avait amenés jusque là, et nous repartons, sans savoir où nous allons. Retournons-nous aux Milles, ou partons nous pour une autre destination ? De nouveau la faim, certains meurent, d'autres crient ou pleurent, certains essaient de s'évader et sont abattus sur place. Les jours passent, identiques, sans savoir.

Je suis épuisée, je ne sais pas comment je tiens encore debout. Cela fait des jours qu'on est en route, le trajet semble encore plus long que celui qui nous avait emmené à Drancy. Où allons-nous ? Je suis à bout de force, je n'ai presque plus la force d'écrire. Certains adultes aimeraient bien m'aider, mais ils sont tout aussi impuissants. Je n'en peux plus...

Alors que je me faisais à l'idée que j'allais mourir dans ce train, il s'arrête brusquement et les portes s'ouvrent. On nous jette dehors, en nous criant des mots en allemand que je ne comprends absolument pas. Tout le monde panique, je me fais bousculer de tous les côtés, je suis le mouvement.

Les Allemands crient et frappent. On ne va pas assez vite à leur goût. Dans la panique, je finis par comprendre qu'on doit marcher pour aller au camp. Non loin, il y a des camions, mais je suis trop loin. Avec cette foule, impossible d'y accéder. Un jeune homme, qui doit avoir une vingtaine d'années, finit par m'apercevoir alors que je me faisais entraîner. Il m'attrape et avance vers les camions pour m'y déposer et repart aussitôt. Pas eu le temps de lui dire merci, il m'a peut-être sauvé. J'espère le retrouver là-bas. Comme dans les wagons, on doit s'entasser, peut-être qu'au camp se sera mieux. Le camion part.

Avec moi, il y a surtout d'autres enfants, des personnes âgées, des femmes, mais aussi quelques personnes qui sont trop faibles pour marcher. On roule pendant quelques temps, puis je vois un panneau avec l'inscription "Arbeit macht frei", mais je ne sais pas ce que cela veut dire. Je suppose que c'est le nom du camp. Juste après, on descend du camion. Les Allemands crient encore et toujours, et nous font comprendre qu'on va prendre une douche. Je suis contente, je ne sais pas ce qu'on va faire de nous après mais c'est bon signe, au moins on va enfin pouvoir se laver, nous sentons la crasse et la mort. J'espère qu'ils nous donneront à manger aussi. La file d'attente est interminable et une fumée épaisse et nauséabonde émane de cheminées non loin. J'espère juste que c'est pas les cuisines... Je profite de cette attente pour écrire encore trois mots. On rentre dans une grande salle de douche, ils nous disent de nous déshabiller, prennent nos affaires, sans doute pour les laver et nous donner de nouveaux habits de prisonniers. Ils nous donnent du savon et un petit bout de serviette éponge. On se déshabille, puis on rentre dans la douche, enfin !